

« Je crois bien que vous vous en foutez !
— De quoi donc ? » demanda monsieur Stöss.

Dehors, il faisait froid et nuit noire. C'était un soir de nouvelle lune sans étoiles. Nous étions en plein mois de février et Helsinki dormait sous la poudreuse. La panne de courant avait surpris les habitants du quartier plus tôt dans la journée. Chaque foyer se débrouillait comme il le pouvait. Sans électricité, les chaudières ne servaient plus à rien. Il fallait revenir à l'ancien temps des cheminées, se salir les mains pour mettre du bois ou alors, pour d'autres, remplir le poêle à charbon, puis gratter l'allumette, comme le faisaient nos parents d'avant-guerre. Le papier journal traînait par terre, utile pour faire prendre le feu. Et on faisait de ces vieilles pages de vulgaires boulettes que l'on balançait dans l'âtre. Voir ce papier se consumer devant nos yeux, c'était un peu comme assister aux funérailles d'un passé. Tous ces articles, ces images... Tout ça perdu à jamais.

Il était bientôt neuf heures du soir et monsieur Hansen s'enfilait une bouteille de vodka avec son hôte, Martin Stöss, un ami originaire d'Åland, venu passer la semaine chez lui. Le quart de litre venait d'être englouti. Déjà vingt minutes qu'ils étaient dessus et l'alcool n'avait toujours

Olen

pas fait effet, si ce n'est apporter un peu de convivialité devant l'âtre.

« Du passé, mon cher. Vous vous en foutez, n'est-ce pas ? reprit monsieur Hansen.

— Eh bien... disons que je suis un homme qui n'a pas peur d'avancer », répondit Martin Stöss.

Monsieur Hansen s'étonna de cette réponse. Lui qui était en train de remuer la braise avec le tisonnier lui posa alors une autre question :

« Vous ne regardez jamais en arrière ?

— Jamais, diable ! Ce qui est fait est fait, Gérald ! On ne peut réécrire l'histoire. Ainsi vont les choses.

— Vous avez raison, Martin, dit le sexagénaire. Certes, on ne peut refaire l'histoire, mais... il se trouve que cette dernière me plaît davantage que l'avenir, figurez-vous. »

Monsieur Hansen remua encore la braise.

« Le futur, poursuivit-il, demeure pour moi sans intérêt. Je le laisse volontiers aux jeunes. Et sans regret. Eux sauront quoi en faire. Leurs ambitions suffiront à construire le monde de demain. »

Monsieur Stöss, qui pensait deviner l'arrière-pensée de son ami, lui dit :

« Vous ne vous sentez plus dans le coup, pas vrai ? Avouez-le ! On vieillit tous, hélas.

— Non, réfuta le sexagénaire. Cela n'a rien à voir avec le nombre de kilomètres au compteur. Pas du tout, en fait. »

Il fit un geste de négation de l'index.

« Comment vous dire... ? reprit monsieur Hansen. Ma philosophie tire sa source d'une idée simplissime, comme quoi le passé demeure éternel et le futur inexistant. »

Il posa son verre sur le parquet et se pencha afin d'attraper une page de l'exemplaire du *HF* qui traînait à ses pieds. Puis il illustra sa pensée à l'aide d'un exemple.

« Tenez ! dit-il. Voici là entre mes mains de quoi vous éclairer. »

Alors que son hôte s'apprêtait à argumenter sa pensée, monsieur Stöss, lui, était en train de contempler son reflet dans l'écran noir de la vieille Linviest posée sur le meuble d'angle.

« Vous voyez cette photo, mon cher ami ? » lui demanda monsieur Hansen.

L'Ålandais fixa son ami, puis la photo.

« Oui, affirma-t-il. Je la vois, en effet. Il s'agit de la place du Sénat. J'en déduis que l'image a été prise durant la saison estivale.

— Exactement, Martin. On le devine facilement. Voyez comme la photographie est lumineuse et comme les gens sont habillés légèrement.

— La mode vestimentaire a un rapport avec votre philosophie ? demanda monsieur Stöss.

— Non, pas du tout. Comprenez qu'ici, c'est l'image elle-même qui est intéressante dans son ensemble. Cette photo est la preuve matérielle de l'existence d'un passé.

Olen

Plus simplement, je dirai que le photographe a voulu immortaliser la place à travers son objectif, et ce, à un moment précis. »

Cet exemple ne convainc pas tout à fait l'hôte du sexagénaire.

« Et... admettons que quelqu'un détruise cette photo, supposa monsieur Stöss.

— Comme ceci ? »

Monsieur Hansen fit une boule de sa page – on entendit le bruit du papier qui se froisse – puis la jeta au feu.

« Oui, comme ceci, répéta monsieur Stöss. Et là, votre passé n'existe plus. Il vient de brûler sous nos yeux.

— On pourrait le croire. »

L'Ålandais, lui, semblait ne plus comprendre.

« ...

— Faux, Martin ! Au risque de vous étonner, il existe encore, ce passé. C'est là où le narrateur de cette histoire se trompe, voyez-vous.

— Pardon ! Qui ça ? »

Monsieur Hansen balaya ses propos d'un geste de la main.

« Non, laissez tomber. Retenez simplement qu'une photographie n'est pas une archive absolue. La brûler ne détruira pas le passé. Pas du tout, en fait. C'est juste une image et l'histoire, heureusement d'ailleurs, c'est bien plus que cela. Bien plus que des photos et des textes. Non, non, ça ne s'arrête pas là. L'histoire, c'est aussi une

énergie omniprésente tout autour de nous. Encore un exemple – cette fois-ci, pas de photo –, sachez que le bitume d'une chaussée demeure chargé en émotions. Diverses émotions plus ou moins fortes et plus ou moins bonnes qui se sont imprégnées dessus. Sur la route, il se passe de tout. Il y a des malheurs, des blessés et même des morts certes, mais aussi des gens heureux. Des départs en vacances, des *just married*, et j'en passe. Tout cela pour vous dire que l'énergie canalisée par notre environnement constitue le patrimoine immatériel de notre histoire, celle de l'humanité. »

Pause de deux secondes.

« Notre passage sur Terre sera marqué à jamais, mon cher ami ! déclara vif et enthousiaste monsieur Hansen qui tapa sur l'épaule de son invité assis à sa droite, lui aussi calé dans un gros fauteuil confortable. On nous consultera dans la roche ancestrale, dans mille ans ! C'est tout de même mieux que d'être enregistré sur une cassette vidéo, non ?

— Faudrait-il encore savoir lire dans les cailloux, rétorqua l'Ålandais. Une cassette, il suffit de la mettre dans un magnétoscope. Une pierre... »

Monsieur Stöss venait de terminer son verre. Il demanda à se resservir. Son hôte lui tendit la bouteille de lappká.

L'Ålandais la prit donc et se versa un fond de vodka qu'il jura comme étant le dernier de la soirée.

Olen

« Voilà une philosophie particulière que vous me présentez là, avoua monsieur Stöss qui se grattait derrière l'oreille. Si j'ai bien compris, dois-je en déduire que le destin en est écarté ?

— Naturellement qu'il en est écarté, lui répondit le sexagénaire. Le futur est à faire. Puisqu'il n'est pas accompli, il n'a pas de trace. Ce n'est qu'une notion que l'on porte à une inexistence.

— Et vous définissez-vous comme le fondateur de cette philosophie du passé, Gérald ? demanda monsieur Stöss.

— Absolument pas, Martin. Si la question qui se pose est : suis-je le premier à avoir raisonné de la sorte ? Alors, je répondrai non. L'humanité existe depuis des millénaires et il n'y a d'après moi aucune raison, vraiment aucune, répéta-t-il avec insistance, pour que la philosophie du passé, comme vous dites, n'ait jamais été pensée auparavant. »

« Auparavant ». Le mot marqua la fin de la conversation. Les deux hommes se turent, préférant écouter le feu crépiter plutôt que de continuer à discuter. C'est ce dernier – le feu – qui donnait au foyer cette agréable douceur de vivre. Sa lumière était des plus reposantes et sa chaleur fort convenable. En fait, ni monsieur Hansen ni monsieur Stöss n'avaient l'envie de quitter leur fauteuil. Après tout, il n'existait pas meilleur endroit où se trouver en cette saison où les nuits restaient avant tout encore froides et les journées courtes.

Olen

Le salon dormait. Contre le mur du fond demeuraient dans la pénombre la bibliothèque et ses livres, murés dans le silence, dont deux ou trois ouvrages manquaient. À côté, un vase vert olive d'aspect plutôt ovale, qui s'étirait vers le haut, lui aussi muet. Et un peu plus loin, au centre de la pièce, une table rectangulaire, en pin, avec une statuette de bronze couchée dessus. À première vue, on ne savait pas trop de quoi il pouvait s'agir. Un animal marin, peut-être ? Quant à la pendule, elle était arrêtée. Pas de tic-tac. Le temps était comme figé depuis une semaine. La faute à son propriétaire qui avait égaré la clef.

Toc, toc, toc ! Soudain, on entendit frapper. La quiétude se brisa. Surpris, les deux hommes se levèrent dans un sursaut simultané, car ils n'attendaient personne.

« Vous avez entendu ça ? dit monsieur Stöss tout étonné. On dirait que quelqu'un a frappé à votre porte.

— En effet, on dirait. Allons jeter un œil. »

Le pas méfiant, monsieur Hansen se dirigea vers la porte d'entrée. Derrière lui, son hôte le suivait, un peu plus en retrait. Le sexagénaire ouvrit la porte, doucement, mais il n'y avait personne. Juste un pas de porte désert qui donnait sur un paysage froid. Dehors, la neige avait cessé de tomber dans le jardin, depuis un bon moment probablement, et le temps s'était éclairci un peu plus encore. Les nuages partaient.

Le vieil Helsinkien fit un pas à l'extérieur, l'Ålandais le rejoignit, tout aussi troublé. Le sol était maculé de

Olen

blanc. C'était assez beau à voir malgré ce fond d'air givré. Et que dire de ces deux ou trois tiges qui dépassaient de ce manteau neigeux, semblables aux rescapés d'une avalanche ? Les lampadaires étaient tous éteints. La panne, elle, toujours là.

Une voiture longea la rue. La seule d'ailleurs ce soir-là à rouler dans cette banlieue d'après-guerre, bien trop calme. Ses phares illuminèrent le parterre blanc. Les cristaux de neige scintillèrent un instant. Puis, lorsqu'elle s'en alla, la nuit redevint noire. Monsieur Hansen et monsieur Stöss la regardaient partir de l'autre côté. On y voyait à peine.

« Bizarre, s'étonna monsieur Stöss. Il n'y a aucune trace de pas dans la neige. »

L'Ålandais s'accroupit un bref instant. Il examinait la scène avec ses yeux d'aigle, comme s'il était un enquêteur expérimenté qui pouvait tout voir.

Comment cela se fait-il ? se demandait-il.

Le sexagénaire fit part de ses suppositions.

« Étonnant, n'est-ce pas ? L'individu est peut-être reparti en équilibre sur la ligne électrique ? Vous savez, comme ces funambules dans les cirques à la télévision.

— Très amusante supposition. Seulement, je n'en plaisanterai que lorsque j'aurai retrouvé l'auteur de ce *toc-toc*. Vous savez, je déteste ces gamins qui jouent avec le voisinage.

— Hé, regardez ! cria le sexagénaire. Là-haut ! »

Olen

Il pointait du doigt une petite silhouette perchée sur la ligne, quasiment assise sur le fil, pour ainsi dire. On la voyait à peine. C'était une sorte de tache noire qui se détachait tout juste du fond. Ses yeux luisaient. Ils étaient ronds et jaunes. Quant à sa taille, la bête ne devait pas mesurer plus de soixante centimètres.

Monsieur Stöss courut vers elle, par instinct de chasse aurait-on dit. Seulement, se sentant repéré, le mystérieux acrobate prit la fuite. Il sauta dans les buissons avec une agilité et une souplesse incroyables, quelques mètres plus bas. Le pauvre qui était à sa poursuite n'avait pas fait dix pas qu'il tombait à plat ventre dans la neige. Frustré par cette course ratée, il laissa exprimer sa colère.

« Bon sang, Gérald ! Que le diable emporte ce satané trouble-fête ! Je vais lui apprendre les bonnes manières, moi, si j'y mets le grappin dessus !

— Allons, calmez-vous », tenta de l'apaiser monsieur Hansen.

Il commença par aider son ami à se relever. Une fois sur pattes, l'Ålandais frotta son pull-over afin de se débarrasser de la neige sale qui s'était collée sur la laine. Puis le sexagénaire s'approcha de son hôte mais se fit refouler.

« Non ! Comment voulez-vous que je me calme ? » cria celui-ci, sans le viser personnellement.

Monsieur Hansen le raisonna. Enfin, il essaya.

« Martin, lui dit-il, l'alcool ne fait qu'amplifier votre frustration. Ça vous monte à la tête, mon ami. Maîtrisez-

Olen

vous un peu ! Enfin, pourquoi s'entêter à vouloir corriger à tout prix quelqu'un qui ne vous a rien fait de mal, hein ? »

Monsieur Stöss ne sut que répondre.

« ... »

— Venez ! Rentrons nous mettre au chaud devant l'âtre, insista le sexagénaire.

— Non ! Laissez-moi tout d'abord vérifier dans les buissons, si vous me le permettez. Il a sauté là-dedans, ce machin. »

Monsieur Hansen céda au caprice de son invité.

« Bien, si vous insistez tant. Je vous attends devant la porte, cependant, entre le chaud et le froid. »

Monsieur Stöss fouilla une bonne dizaine de minutes à tâtons dans les buissons. C'était au petit bonheur la chance, à vrai dire. En vain, bien sûr. Nulle trace de l'acrobate.

« Pourtant, il a atterri là », murmura l'Ålandais.

Malgré ce, le malheureux qui s'était fait mal en trébuchant persistait dans ses recherches. Et il continuait à affronter la douleur, se piquant dans les branches et s'écorchant les mains avec les épines. Ses doigts étaient complètement gelés. Quant à son nez, il ne le sentait plus. Il claquait des dents, aussi.

« Vous avez trouvé ce que vous cherchez ? » lui lança monsieur Hansen de loin.

Ce dernier avait le dos appuyé contre le mur et les bras croisés.

Olen

« Non, Gérald, et ça m'énerve ! répondit monsieur Stöss en colère.

— Alors, dans ce cas, revenez, mon ami ! »

Une pause puis monsieur Hansen cria à nouveau. Il essaya encore une fois de convaincre son ami de rentrer.

« Votre quête n'aboutira à rien. Vous et moi le savons très bien. Aaahhh ! râla le vieux. Faut-il que j'implore le ciel, Martin ? L'acrobate a dû probablement traverser la route.

— Comment pouvez-vous l'affirmer ? lui rétorqua l'entêté occupé à chercher.

— Le bon sens ! »

Puis le sexagénaire haussa le ton.

« Cela suffira pour ce soir ! À force, vous allez perdre vos doigts dans ce froid !

— Si c'est pour me faire peur, alors c'est raté ! » répondit l'invité toujours aussi têtue.

Il tremblait et avait la tête plongée dans un buisson.

Monsieur Hansen s'impatientait, évidemment, et ce n'est pas l'envie de rentrer qui lui manquait. Cela commençait à bien faire. Seulement, par politesse envers son hôte, il ne voulait pas l'abandonner seul dehors, même s'il grelottait lui aussi. Et c'est par hasard que le vieil Helsinkien découvrit à ses pieds ce qui ressemblait à une enveloppe. La lettre était posée sur le pas de la porte, probablement par le mystérieux acrobate. La neige, remuée par les propres pas du vieux, l'avait recouverte presque

Olen

entièrement. Et la couleur blanche du papier se confondait facilement avec le manteau neigeux.

Eh bien, se dit-il. Heureux que la lumière du feu arrive jusqu'ici, même si elle peine à y venir.

Il ramassa sa trouvaille, discrètement, sans que l'autre s'en aperçoive (de toute façon, celui-ci était trop occupé à chercher). Puis il cacha la lettre sous son pull-over et il lança un ultimatum à son invité :

« Pour l'amour du ciel, Martin ! Nous allons tous les deux mourir d'hypothermie ! »